

LA ROUTE DU CIEL

(Go to Heaven)

par

Mgr FULTON J. SHEEN

1963

Traduit de l'américain par Marguerite Bréhier

Nouvelle édition

Éditions Saint-Rémi

– 2011 –

Imprimatur : Argentinae (Strasbourg), die 9.1.1963
L. NEPPEL Vic. Gen.

*Dédié à Notre-Dame
qui abaissait ses regards vers le Ciel
qu'Elle tenait dans ses bras.*

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

M^{gr} Fulton Sheen comptait, pendant une trentaine d'années, parmi les personnalités les plus célèbres des Etats-Unis.

Né à El Paso (Illinois), en 1895, il fit ses premières études à Saint-Viator College à Bourdonnais, et au Séminaire Saint-Paul .

Ordonné prêtre en 1919, il continue ses études supérieures à Washington ; et les achève à Louvain, où il est le premier Américain à remporter le prix « Cardinal Mercier », décerné tous les dix ans pour récompenser le meilleur travail de philosophie. Agrégé en philosophie de l'Université de Louvain, c'est celui de ses quelques douze diplômes dont il sera le plus fier. Il passe un an en Angleterre, comme vicaire à Saint-Patrick (Soho, Londres) et en même temps, comme professeur à St-Edmund's College.

Rappelé aux Etats-Unis, l'abbé Sheen, après quelques mois de ministère dans une des paroisses les plus pauvres de Peoria, est nommé professeur à l'Université Catholique de Washington.

Sacré évêque en la Basilique des Saints-Jean-et-Paul à Rome en 1951, M^{gr} Fulton Sheen fût l'évêque auxiliaire de Son Em. le Cardinal Spellmann, archevêque de New-York.

Directeur national, pour l'Amérique, de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, directeur de deux revues religieuses, écrivain fécond et fort apprécié, surtout son 36^o volume « The World's first Love » ; conférencier à la radio, pendant plus de vingt-cinq ans, grande vedette de la télévision, avec sa célèbre émission hebdomadaire « la vie vaut d'être vécue », suivie par plus de deux millions de spectateur, Pie XII lui-même, fût un de ses fidèles auditeurs à Rome.

M^{gr} Fulton Sheen faisait preuve d'un zèle sans limites, couronné de prodigieux succès ! Il fût surnommé « Le grand convertisseur » ; parmi ses convertis, des célébrités : Fritz

Kreisler, le violoniste ; Henry Ford II ; des diplomates ; des actrices ; des gangsters célèbres ; des leaders communistes, etc... Quant à lui, s'il s'est gardé de laisser stériles les magnifiques talents que la Providence lui avait confiés, il ne se considérait pourtant, simplement, et évangéliquement, que comme un cultivateur dont tout le rôle consiste à labourer le sol... « *Celui qui plante n'est rien, rien non plus celui qui arrose ; seul compte celui qui donne la croissance : Dieu.* » (I.Cor,III,7)

Il connaissait, et admirait la France ; après Saint Augustin et Saint Thomas, c'étaient les saints de France, qu'il citait le plus volontiers .

Après le décès de Pie XII, qui l'estimait beaucoup, son archevêque, progressiste, le mit petit à petit sur la touche, et lui retira ses conférences télévisées : cela devenait mal vu de faire des conversions !!! Il participa à la 1^{ère} session du « Concile Vatican II » et se rendit vite compte que ce n'était qu'un « brigandage » Il fût de la minorité opposante et silencieuse. Il décéda en 1979.

Les ESR

PRÉFACE

Si Horace Greeley n'avait pas cru à l'existence d'un territoire au-delà du Mississipi, il n'aurait jamais dit : « Prends la route de l'Ouest, mon garçon. » Si l'homme moderne ne croyait pas à l'existence de l'enfer il n'aurait jamais donné à ceux qui ne lui plaisent pas tant d'indications pour s'y rendre et pour aller au diable. Personne ne dit jamais : « Va-t'en au Ciel. » C'est pourquoi nous voulons dans ce livre faire changer la direction. A vrai dire ni le ciel ni l'enfer n'ont avec notre vie le rapport de châtement ou de récompense arbitraire.

L'enfer n'est pas, comme on le suppose généralement, en rapport avec une vie perverse comme une gifle est en rapport avec une désobéissance, car la gifle ne suit pas nécessairement la désobéissance et l'accompagne rarement pour les jeunes générations. Bien plutôt, l'enfer est en rapport avec une vie perverse comme la cécité avec l'énucléation. Le Ciel n'est pas en rapport avec une vie vertueuse comme une mention avec une réussite brillante à un examen, mais plutôt comme le savoir l'est avec l'étude. Par le seul fait de l'application intellectuelle nous nous instruisons.

Ce livre est une carte routière pour nous mener au ciel, établie selon un plan bien défini. Nombre des idées qu'il contient ont paru dans nos précédents écrits, mais ici elles sont ordonnées comme des degrés pour nous conduire au Royaume de la Lumière. Il s'ouvre avec l'histoire de l'homme rempli de tensions et de complexes qui ont leur origine dans le conflit entre ce qu'il devrait être et ce qu'il est réellement. Une fois qu'il a reconnu l'impossibilité d'échapper à cette guerre intestine en tirant, pour ainsi dire, pour s'élever sur les lacets de ses chaussures, il voit la possibilité d'un secours supra-humain. Une Vérité existe qui surpasse la portée de son esprit et une Puissance qui domine la

tiédeur et la faiblesse de sa volonté. Cette Vérité et cette Puissance sont des dons.

A la quête de l'homme pour Dieu, quelque obscure qu'elle soit, répond la quête de Dieu pour l'homme.

Une fois commencée cette divine histoire d'amour entre la divinité et l'humanité dans la personne du Christ, s'élève la grande question qui confronte tout être humain : s'appropriera-t-il cette vie divine qui est gratuite et qui pour cela s'appelle la « grâce » ou bien la refusera-t-il ?

La vie est un drame immense dans lequel chacun peut dire « oui » ou « non » à sa destinée éternelle. Laisser parvenir la lumière à l'œil, la musique à l'oreille et l'aliment à l'estomac, c'est perfectionner ces organes ; de même, admettre la Vérité dans l'esprit et la Puissance dans la volonté, c'est devenir plus qu'une créature, un participant de la Nature divine.

A partir de là, les poteaux indicateurs sur la route du Ciel sont clairement marqués dans les chapitres suivants. Certains disent que nous avons notre enfer sur la terre. C'est vrai. Nous pouvons lui faire prendre ici-bas le départ, mais ce n'est pas ici-bas qu'il aboutit. Le Ciel commence ici-bas dans la paix véritable de l'esprit en union avec la Vie divine, mais ce n'est pas non plus ici-bas qu'il s'achève. C'est pourquoi nous vous encourageons à prendre « la route du Ciel ».

I

PREMIERS APPELS VENUS DU CIEL

Les hommes des générations précédentes allaient à Dieu en partant de l'ordre de l'univers ; l'homme moderne va à Dieu à partir du désordre qu'il trouve en lui-même. L'âme moderne ne cherche plus à découvrir Dieu dans la nature. A d'autres époques, l'homme, contemplant l'immensité de la création, la beauté des cieux et l'ordre des planètes en déduisait la puissance, la beauté et la sagesse de Dieu, qui a créé et soutient l'univers. Malheureusement plusieurs obstacles coupent l'homme de ce moyen d'approche : il est moins sensible à l'ordre de la nature qu'au désordre de son propre esprit ; la bombe atomique a détruit la crainte religieuse qu'il éprouvait devant la nature ; enfin, la science de la nature est trop impersonnelle pour cette créature qui est à elle-même son centre. Ce qui intéresse et trouble les hommes aujourd'hui ce n'est pas la nature, c'est la personnalité humaine.

Ce changement en notre temps ne signifie pas que l'âme moderne a abandonné la recherche de Dieu, mais seulement qu'elle a écarté le moyen le plus rationnel et même le plus normal de le trouver. Ce n'est pas l'ordre dans le cosmos, mais le désordre en lui-même ; ce ne sont pas les choses visibles de ce monde, mais les frustrations, les complexes, les angoisses invisibles de sa propre personnalité qui sont le point de départ pour l'homme moderne quand il se tourne vers la religion afin de la questionner. En des jours plus heureux les philosophes discutaient les problèmes que se pose l'homme ; à présent c'est l'homme qu'ils discutent en tant que problème.

Autrefois l'homme vivait dans un univers à trois dimensions où, de la terre qu'il habitait avec ses semblables, il regardait le ciel au-dessus de lui et l'enfer au-dessous. Oubliant Dieu, la vision de l'homme s'est maintenant réduite à une seule dimension : celle de son propre esprit.

Où peut aller l'âme à présent que toute issue vers le dehors est bloquée ? Tel une cité dont les remparts extérieurs sont emportés, l'homme doit se retirer en lui-même. Comme une masse d'eau qui rencontre un barrage se retourne sur elle-même entraînant l'écume, les débris, les sables, l'âme moderne (qui n'a aucun des buts ou des chenaux du chrétien) revient sur elle-même, et ainsi étranglée rassemble tous les sédiments de l'irrationnel, de l'instinctif, de l'obscur, de l'inconscient qui jamais ne se seraient accumulés s'ils avaient eu les issues normales des temps normaux. L'homme s'aperçoit qu'il est enfermé en lui-même, qu'il est son propre prisonnier. Devenu son geôlier, il s'efforce de compenser par l'analyse de son esprit la perte de l'univers à trois dimensions que lui offre la foi.

Les complexes, les angoisses et les craintes de l'âme moderne n'existaient pas au même point dans les générations précédentes parce qu'on s'en débarrassait en les intégrant dans le grand organisme spirituel et social de la civilisation chrétienne. Ils font cependant tellement partie de l'homme moderne qu'on les croirait tatoués sur lui. Quelle que soit sa condition l'homme moderne doit être ramené à Dieu et au bonheur. S'il veut aller à Dieu en partant du démon, eh bien, nous partirons du démon : c'est ainsi que Notre-Seigneur commença avec Madeleine et Il dit à ses disciples qu'eux aussi pouvaient faire partir de là leur travail apostolique.

Il n'y a qu'une différence de terminologie entre la jeunesse frustrée d'aujourd'hui et les âmes frustrées qu'on trouve dans l'Évangile. Ce qui caractérise l'homme moderne, c'est *l'aliénation* : il est séparé de lui-même, de ses semblables et de son Dieu. Ces trois caractéristiques sont celles du jeune homme frustré du pays des Geraséniens¹.

¹ (NDE) : *Géraséniens* : cf. *Marc* v, 1. *sq.* & *Matth.*, VIII, 28, *sq.* : « Ils arrivèrent de l'autre côté du lac (de Tibériade, en grec *Génézareth*), au pays des *Géraséniens*.

— Cette contrée se situe sur la rive gauche du Jourdain et borde la rive gauche du lac de Tibériade, face à Capharnaüm... — la ville de *Gérasa* (en langue

En premier lieu, étranger à lui-même, l'homme moderne n'est plus une unité, mais un amas confus de complexes et de nerfs. Il est à tel point dissocié, séparé de lui-même, qu'il se voit moins comme une personnalité que comme un champ de bataille où la guerre civile fait rage entre mille fidélités en conflit. Il n'y a pas dans sa vie un seul but dominant. Son âme est comparable à une ménagerie où des fauves cherchant chacun sa proie, se retournent l'un contre l'autre, ou encore à un poste de radio qui reçoit en même temps plusieurs émissions : au lieu d'en percevoir une clairement, il n'entend qu'une cacophonie agaçante.

Si l'âme frustrée est instruite, elle ne possède que des bribes d'information sans lien entre elles, sans philosophie qui les unifie. Il lui arrive de se dire : « Je crois parfois qu'il y a en moi deux êtres : une âme vivante et un docteur en philosophie. » Un tel homme projette sur le monde extérieur sa propre confusion mentale, et conclut que puisqu'il ignore la vérité, personne ne peut la connaître. Son *scepticisme* (dont il fait, en l'universalisant, une philosophie de la vie) le rejette de plus en plus vers les puissances qui se dissimulent dans les sombres cavernes de son inconscient. Il change de philosophie comme de chemise. Le lundi il pose les rails du matérialisme ; le mardi il lit un ouvrage en vogue, enlève les premiers rails et pose ceux de l'*idéalisme* ; le mercredi, sa nouvelle voie est *communiste* ; le jeudi sont posés les rails du *libéralisme* ; le vendredi il entend une émission à la radio et

grecque) est proche des ruines actuelles de *Kbersa* que voient des escarpements rocheux ../..

— « Comme Jésus descendait de la barque, aussitôt un homme possédé d'un esprit mauvais sortit du cimetière à sa rencontre ; il habitait les tombeaux et plus personne ne pouvait l'attacher... Il était possédé... et brisait les chaînes qu'on voulait lui mettre. Jésus lui demanda : « Comment t'appelles-tu ? ». Il répondit : « Je m'appelle *Légion*, car nous sommes beaucoup... Or il y avait là un abondant troupeau de porcs qui cherchait sa nourriture. Alors les esprits mauvais supplièrent Jésus : « Envoie-nous vers ces porcs et nous entrerons en eux ». Il le leur permit... Alors ils sortirent de l'homme et entrèrent dans les porcs. Du haut de la falaise, le troupeau entier se précipita dans la mer » (*Marc* V, 1, *sq.*). L'épisode est connu ; il se situe également dans *Matth.*, après la *Pêche miraculeuse* et celui du *Figuier stérile*.

décide de voyager sur la ligne de *Freud* ; le samedi il boit pour oublier son chemin de fer, et le dimanche, il se demande pourquoi les gens sont assez bêtes pour aller à l'église. Chaque jour il a une nouvelle idole, chaque semaine une nouvelle disposition d'esprit. L'autorité pour lui, c'est l'opinion publique ; quand elle change, son âme déçue change avec elle. Pas d'idéal fixe, pas de grande passion, mais seulement froideur et indifférence pour le reste du monde. Parce qu'il vit en rapportant toujours tout à soi : les « *Je* » deviennent de plus en plus fréquents dans sa conversation, les autres l'ennuient de plus en plus s'ils s'entêtent à parler d'eux-mêmes et pas de lui.

La seconde caractéristique de l'homme moderne, c'est qu'il est isolé de ses semblables. Ce trait s'est révélé non seulement par deux guerres mondiales en vingt et un ans et la constante menace d'une troisième ; non seulement par l'accroissement de la *lutte des classes* et de l'égoïsme où chacun cherche son propre intérêt, mais aussi par la rupture avec la tradition et l'héritage qu'ont accumulé les siècles. On traite de « *réactionnaire* » le respect pour cette *tradition*, avec ce résultat qu'est née dans l'âme moderne la mentalité d'un commentateur qui juge d'hier par aujourd'hui, et aujourd'hui par demain. Rien n'est plus tragique pour un sage que de perdre la mémoire, et pour une civilisation que de perdre sa tradition. L'âme moderne qui ne peut vivre avec elle-même ne peut vivre avec ses semblables. L'homme qui n'est pas en paix avec lui-même ne sera pas en paix avec son frère. Les guerres mondiales ne sont que les signes macroscopiques des guerres psychologiques qui se livrent dans des âmes microscopiques et gâtées. Si des batailles n'avaient eu lieu déjà en des millions de cœurs, il n'y en aurait pas eu sur les champs de bataille du monde.

Étant donné une âme divisée d'avec elle-même, le désordre s'ensuit. Une âme en guerre au-dedans avec elle-même sera bientôt en guerre avec les autres au-dehors. Celui qui cesse d'être utile à son prochain commence à lui être à charge ; entre refuser de vivre avec les autres et refuser de vivre pour les autres il n'y a qu'un pas. Quand Adam eut péché, il accusa Ève, et après le

meurtre d'Abel, Caïn posa cette question antisociale : « Suis-je donc le gardien de mon frère ? » (*Genèse* IV, 9). Quand Pierre eut péché, il sortit seul et pleura amèrement. L'orgueil de Babel amena la confusion des langues qui rendit impossible le maintien de la bonne entente.

Enfin, l'homme moderne devient étranger à Dieu. L'aliénation du moi et d'autrui a ses racines dans la séparation d'avec Dieu. Une fois perdu le moyeu de la roue, qui est Dieu, les rayons, qui sont les hommes, tombent et s'écartent. Dieu semble très éloigné de l'homme moderne, cela est dû en grande partie à sa conduite de *sans-Dieu*. La vertu apparaît toujours comme un reproche à ceux dont la vie est mauvaise, et ce reproche amène de la part du pécheur, la haine et la persécution. Il est rare qu'une âme divisée et déçue, qui critique et envie le prochain, ne soit pas antireligieuse en même temps.

L'*athéisme organisé* de notre époque est une projection de la haine de soi ; nul ne hait Dieu qui ne se haisse d'abord soi-même. La persécution religieuse est un signe de ce qu'a d'indéfendable l'attitude antireligieuse ou athée, car, par la violence de la haine, elle espère échapper à ce qu'a d'irrationnel la négation de Dieu. La forme dernière de cette haine de la religion, c'est le désir de mettre Dieu au défi et de dresser sa propre perversité en face de la bonté et de la puissance divines. Révoltée contre toute l'existence, cette âme croit en avoir prouvé le néant ; elle se met à admirer son propre tourment comme une protestation contre la vie. Elle se refuse à entendre parler de la religion de peur que la consolation qu'elle y trouverait ne condamne sa propre arrogance ; au contraire elle lui lance un défi. A jamais incapable de donner un sens à sa vie, elle universalise sa discorde intime et voit le monde comme un chaos en face duquel elle élabore la philosophie du « vivre dangereusement ».

Existe-t-il dans l'Évangile une âme ainsi livrée à la confusion ? La psychologie moderne étudie-t-elle un type d'homme différent de celui que Notre-Seigneur est venu sauver ? Si nous ouvrons *saint Marc* nous voyons la description d'un jeune homme du pays

des Gêraséniens qui avait exactement les trois caractères de frustration de l'âme moderne.

Il était étranger à lui-même, car Notre-Seigneur lui ayant demandé : « Quel est ton nom ? » il répondit : « Mon nom est *Légion*, car nous sommes nombreux » (*Marc* v, 9). Remarquez le conflit de la personnalité et la confusion entre « mon » et « nous ». Il est évident qu'il est un problème pour lui-même, l'épave laissée par le flot de mille angoisses. C'est pour cette raison qu'il s'appelle « *Légion* ». Aucune personnalité divisée n'est heureuse. L'Évangile décrit cette infortune en disant que le jeune homme « poussait des cris et se meurtrissait avec des pierres » (*Marc* v, 5). Dans la confusion l'homme est toujours triste, il est à soi-même son pire ennemi et il abuse des possibilités de sa nature pour sa propre destruction.

Ce jeune homme était aussi séparé de ses semblables, car l'Évangile le décrit ainsi : « Et il errait nuit et jour parmi les tombes et dans les montagnes... » (*Marc* v, 5). « Il était une menace pour les autres... Car il avait été attaché avec des fers et des chaînes, et il avait brisé les chaînes, et mis en pièces les fers. Et personne ne pouvait le maîtriser... » (*Marc* v, 4, 5). L'isolement est un trait particulier de l'âme sans Dieu dont l'habitat naturel est à l'écart de ses semblables, parmi les tombes, dans la région de la mort. Il n'y a pas de ciment dans le péché ; de sa nature il est centrifuge, il divise et sépare.

Il était séparé de Dieu, car lorsqu'il vit notre divin Sauveur il s'écria : « Qu'ai-je à faire avec Toi, Jésus, Fils du Très-Haut ? Je t'adjure de par Dieu de ne pas me tourmenter » (*Marc* v, 7). C'est-à-dire : « Qu'avons-nous en commun ? Votre présence est ma destruction. » C'est un fait psychologique intéressant que l'âme frustrée déteste la vertu et veut en être séparée. Tout pécheur se cache de Dieu. Le premier de tous les meurtriers dit : « Et je me cacherai de devant Ta face, et je serai vagabond et fugitif sur la terre » (*Genèse* IV, 14).

La question importante ce n'est donc pas : « *Que deviendrons-nous ?* » mais : « *Que serons-nous ?* » La bombe atomique a détourné notre esprit de l'existence et des projets. Et pourtant il est encore vrai aujourd'hui que la façon dont on sortira du temps importe moins que ce que l'on sera dans l'éternité. La bombe atomique aux mains d'un FRANÇOIS D'ASSISE ferait moins de mal qu'un pistolet aux mains d'un bandit ; ce qui rend la bombe dangereuse ce n'est pas l'énergie qu'elle contient, mais l'homme qui s'en sert. C'est donc l'homme moderne qu'il faut refaire. S'il ne peut arrêter les explosions à l'intérieur de son esprit, quand il sera armé de la bombe, il est probable qu'il mettra à mal la planète elle-même, comme Pie XII nous en a avertis. L'homme moderne s'est enfermé dans la prison de son propre esprit et Dieu seul peut l'en faire sortir, comme Il fit sortir Pierre de son cachot. Tout ce que l'homme doit faire, c'est collaborer par le désir de sortir. Dieu ne nous manquera pas ; seul notre *désir humain* est faible. Il n'y a pas lieu de se décourager. Ce fut l'agneau bêlant au milieu des fourrés, plus que le troupeau dans les pâturages paisibles qui attira le cœur du Sauveur et sa main secourable. Mais recouvrer la paix par Sa grâce c'est d'abord comprendre l'angoisse, cette grave maladie de l'homme moderne dans sa prison.

L'angoisse moderne diffère en deux façons de celle des époques précédentes plus normales. Autrefois on s'inquiétait de son âme, aujourd'hui l'angoisse concerne surtout le corps ; les principaux tourments sont la sécurité économique, la santé, le tempérament, la fortune, le prestige social et la sexualité. A lire les réclames on croirait que la plus grande calamité qui puisse accabler un être humain c'est d'avoir des mains en forme de battoir ou une toux de tuberculeux. Cette insistance sur la sécurité corporelle est malsaine ; elle a engendré une génération qui se soucie plus d'avoir des ceintures de sauvetage pendant la traversée que de la cabine dont elle aura la jouissance.

Le second caractère de l'angoisse moderne, c'est qu'elle ne redoute pas les dangers naturels *objectifs* tels que la foudre, les bêtes féroces, la famine, mais qu'elle a une peur vague, subjective

du danger qui pourrait survenir. C'est pourquoi il est si difficile d'avoir à faire aux gens qui ont ce genre d'angoisse, il est inutile de leur dire que le danger extérieur n'existe pas, car celui qu'ils craignent est en eux-mêmes et revêt par conséquent pour eux une anormale réalité.

Il importe de rechercher la raison fondamentale de l'angoisse dans la conjoncture historique présente, car la réaction psychologique n'en est qu'une manifestation superficielle. La philosophie de l'anxiété considère le fait que l'homme est un être déchu composé d'un corps et d'une âme. A mi-chemin entre l'animal et l'ange, il vit dans un monde fini et aspire à l'infini, il se meurt dans le temps et cherche l'éternel, il est attiré tantôt par les plaisirs de la chair, et tantôt par les joies de l'esprit. Constamment suspendu entre la matière et l'esprit il est semblable à un alpiniste qui aspire au sommet majestueux au-dessus de lui, et qui cependant, regardant en arrière, craint de tomber dans l'abîme au-dessous. Cet état d'indétermination et de tension entre ce qu'il devrait être et ce qu'il est en réalité ; ce tiraillement entre sa capacité de jouissance et sa satisfaction vulgaire ; cette conscience de la distance entre sa soif d'un amour qui dure sans jamais être rassasié, et ses amours particulières avec leur sentiment intermittent de satiété ; cette oscillation entre le sacrifice de valeurs inférieures pour atteindre un plus haut idéal, et le renoncement total à l'idéal le plus haut, cette attraction du vieil homme qui résiste à la beauté et à l'attrait du nouvel Adam ; cette nécessité du choix entre deux routes offertes, l'une qui mène à Dieu, l'autre qui s'en éloigne ; tout cela rend l'homme anxieux au sujet de la destinée qui l'attend au-delà des étoiles et lui fait redouter sa chute dans les gouffres d'en bas.

En tout être humain il y a une double loi de gravitation, l'une qui l'attire vers la terre où il passe le temps de son épreuve, et l'autre qui l'attire vers Dieu en qui réside son bonheur. L'angoisse sous-jacente à toutes les angoisses de l'homme moderne vient de ce qu'il essaye de se réaliser sans Dieu, ou qu'il s'efforce de se dépasser sans Dieu. L'analogie de l'alpiniste n'est pas exacte, car

celui-ci n'a personne pour l'aider à atteindre le sommet vers lequel il aspire. L'homme cependant a un aide — Dieu, qui du plus haut sommet de l'éternité tend vers lui sa main toute-puissante pour le soulever avant même qu'il n'ait élevé la voix de la supplication. Il est évident que, même si nous échappions à toutes les inquiétudes de la vie économique moderne, même si nous évitions toutes les tensions que la psychologie découvre dans l'inconscient et dans la conscience, nous connaîtrions encore la grande angoisse fondamentale qui naît de notre état de créature. L'anxiété vient d'abord des désirs mal réglés, du fond de la créature qui veut quelque chose d'inutile ou de contraire à sa nature ou de positivement nuisible à son âme. Elle croît en raison directe de la distance que met l'homme entre lui et Dieu. Tout homme en ce monde a un complexe d'angoisse à cause de la capacité qu'il possède d'être un pécheur ou un saint.

Quand nous voyons un singe agir sottement nous ne lui disons pas : « Ne fais pas l'imbécile » ; mais quand nous voyons un homme agir sottement nous lui disons : « Ne fais pas le singe. » Parce que l'homme est esprit aussi bien que matière, il peut descendre au niveau de l'animal (pas cependant jusqu'au point de détruire en son âme l'image de Dieu). C'est cette possibilité qui fait la tragédie particulière à l'homme. Les vaches n'ont pas de psychoses, ni les porcs de névroses et les poulets ne sont pas frustrés (à moins que ces frustrations ne soient artificiellement produites par l'homme) ; l'homme non plus ne serait pas frustré, il n'aurait pas de complexe d'angoisse s'il était *un animal fait pour ce monde seulement*.

Puisque la cause fondamentale de l'anxiété de l'homme c'est la possibilité qu'il a d'être un pécheur ou un saint, il s'ensuit que deux alternatives seulement existent pour lui. Il peut ou bien monter jusqu'au sommet de l'éternité ou reculer et se laisser glisser jusqu'aux abîmes du désespoir et de la frustration. Nombreux pourtant sont ceux qui croient à l'existence d'une autre alternative : l'indifférence. Ils pensent que, pareils aux ours qui hibernent pendant une saison dans un état de vie suspendue,

ils peuvent eux aussi passer leur existence à dormir sans choisir de vivre pour Dieu ou contre Lui. Mais l'hibernation n'est pas l'évasion ; l'hiver s'achève et il faut bien alors prendre une décision ; — à vrai dire le choix de l'indifférence est en lui-même une décision. Les barrières blanches ne restent pas blanches si l'on n'y fait rien ; elles deviennent bientôt des barrières noires. Puisqu'il y a en nous une tendance qui nous ramène vers l'animal, le seul fait de n'y pas résister opère notre destruction. De même que la vie est la somme des forces qui résistent à la mort, ainsi la volonté doit être la somme des forces qui résistent à la frustration. Un homme qui a absorbé du poison peut ignorer l'antidote ou le jeter par la fenêtre : cela ne fait aucune différence car dans son organisme la mort est déjà en marche. Saint PILATE nous avertit : « Comment échapperons-nous si nous sommes négligents... » (*Héb* II, 3). Par le seul fait de ne pas avancer, nous reculons. Dans la vie spirituelle il n'y a pas de plaines : ou bien nous montons ou bien nous descendons. De plus, poser à l'indifférence, c'est une attitude purement intellectuelle. La volonté est obligée de choisir. Alors même que l'âme « indifférente » ne rejette pas positivement l'infini, l'infini, lui, la rejette. Les talents inemployés nous sont ôtés et l'*Écriture* nous dit : « Parce que tu n'es ni chaud ni froid mais tiède, je te vomirai de ma bouche » (*Apoc.* III, 6)

Il est forcé que le chrétien ait toujours un grand avantage sur le païen moderne indifférent, simplement parce qu'il sait où il va tandis que le païen moderne n'en sait rien. Il faut bien que le païen soit pessimiste, car il sentira toujours que cette vie est trop courte pour donner à l'homme une chance, et le chrétien sera toujours optimiste car il sait que cette vie est assez longue pour donner à l'homme une chance pour l'éternité. C'est pourquoi le chrétien peut être joyeux. C'est pourquoi le païen est triste et déprimé.

L'homme moderne déteste la monotonie d'une vie consacrée à un seul dessein et à un but final, et pour y échapper, souvent de sa propre main, il « se dégage de ce mortel tumulte ». Cette

répugnance positive pour la répétition, si caractéristique de notre temps, explique l'exigence constante de sensations nouvelles, de nouvelles excitations, de nouvelles psychologies, de nouvelles religions, d'une nouvelle morale, de nouveaux dieux, du nouveau en tout pour ranimer les sensibilités déjà blasées et l'âme appesantie par l'ennui du monde. Pour prouver ce point on peut en appeler à ceux qui par essence débordent de vie et qui par conséquent trouvent un vif plaisir dans la monotonie : un enfant, Dieu et son Fils incarné, notre Sauveur béni. Un vif plaisir s'attache nécessairement au travail en vue d'un but ou d'un dessein fixé, et c'est la raison dernière de la joie de la répétition. C'est là aussi la ligne de partage entre le christianisme authentique et le paganisme moderne. Le chrétien trouve du plaisir dans la répétition parce qu'il a un but fixe, le païen moderne trouve la répétition monotone parce qu'il n'a jamais découvert la direction de la vie.

Le chrétien s'est fixé un but : rendre sa vie de plus en plus semblable à celle du Christ. Sa nature est pareille à un bloc de marbre, sa volonté est le ciseau. Il regarde son modèle, le Christ, et avec la pointe aiguë du ciseau qui le mortifie il fait sauter d'énormes morceaux d'égoïsme froid, puis à coups plus légers, plus délicats il fait apparaître le splendide modèle, jusqu'à ce qu'il suffise de l'effleurer de la main pour lui donner le fini, le poli. Il n'existe pas d'homme qui possède cet idéal chrétien, et croie que des actes répétés de foi, d'espérance, de charité, de prudence, de justice, de force et d'amour soient rabaissés par ce que l'esprit moderne appellerait *monotonie*. Chaque nouvelle conquête de soi est un plaisir nouveau, car chaque acte répété nous rapproche de plus en plus de cet amour que dans tout autre amour nous nous efforçons en vain d'atteindre, l'union éternelle avec notre Seigneur et Sauveur.

Naturellement il n'est pas toujours facile de voir quel progrès nous faisons vers notre but, mais, même sans jamais voir le progrès nous ne perdons jamais de vue le but. Nous ressemblons à ces artisans qui travaillent à une tapisserie, non à l'endroit mais à

l'envers, gardant toujours devant les yeux le modèle à reproduire. Ils continuent à tirer fil après fil, d'une façon monotone mais passionnante, sans jamais voir leur œuvre achevée avant d'avoir tiré le dernier fil ; alors la tapisserie est retournée pour leur montrer comme ils ont bien et fidèlement travaillé.

Imaginez un enfant avec une balle et supposez qu'on lui dise qu'il n'aura jamais d'autre balle pour jouer. La réaction psychologique naturelle de l'enfant sera d'avoir peur de trop s'en servir pour jouer, de la faire rebondir trop souvent, ou même d'y faire des trous avec une épingle, parce qu'il sait qu'il n'en aura une autre. Mais supposez qu'on dise à l'enfant : le mois prochain peut-être, ou la semaine prochaine, ou dans cinq minutes on te donnera une autre balle qui ne s'usera jamais, avec laquelle tu t'amuseras toujours sans t'en fatiguer. La réaction de l'enfant sera d'attacher moins d'importance à la première balle et de se mettre à jouer joyeusement, sans même se soucier qu'on y fasse des trous d'épingle parce qu'il en aura bientôt une autre qui durera éternellement.

L'enfant qui n'a qu'une balle c'est le païen moderne qui ne possède qu'une sphère, un monde, une vie, une terre. Il ne peut pas jouir de cette terre comme il aimerait à le faire parce qu'il a toujours peur qu'elle lui soit ôtée. Il ne peut même tolérer qu'aucune souffrance physique ou morale atteigne sa petite balle, la terre, car c'est la seule avec laquelle il jouera jamais. D'autre part le chrétien croit qu'un jour, demain peut-être, il possédera une autre balle, un autre monde, une autre sphère, une autre vie. Aussi peut-il se mettre à jouer avec cette terre, à prendre plaisir à sa monotonie, à se résigner même aux piqûres d'épingle car il sait que bientôt il va posséder cette autre balle, l'autre vie qui jamais ne s'usera, jamais ne deviendra ennuyeuse parce qu'elle est la vie du Dieu éternel, commencement et fin de tout ce qui est.

Quand, donc, saisi et pénétré par l'idéal chrétien qui est de faire rayonner le Christ dans notre vie, selon la routine de la vie chrétienne, vous avez commencé votre journée par la prière et demandé la bénédiction du Père sur toutes vos actions ; quand

vous avez rompu le jeûne en recevant à l'autel le *Pain eucharistique*, et vous êtes agenouillé devant l'Hostie levée et le *Calice vermeil* ; quand vous avez sanctifié chaque action en l'offrant en union avec le Maître et chaque épreuve en la rattachant à Sa Croix ; quand vous avez réprimé les paroles malveillantes et les critiques injustes par amour pour Celui qui sur la Croix a prié pour ses ennemis ; et quand, le soir venu de nouveau vous vous êtes agenouillé plein d'humble gratitude pour remercier le Père des lumières, et qu'ayant fait cela jour après jour, semaine après semaine, année après année, dans un constant effort pour vous conformer davantage au Christ, vous vous demandez ce qu'il faut faire d'autre pour vous rapprocher d'un pas du but de la paix et du bonheur éternel, rappelez-vous la leçon de l'intérêt passionnant de la monotonie et : « Recommencez ! »

Notre façon de vivre exerce une influence sur notre façon de penser. Ce n'est pas là nier les facteurs intellectuels de la croyance, mais seulement s'efforcer de mettre l'accent sur un élément négligé. Certains s'imaginent pouvoir amener quelqu'un à l'amour divin simplement par la réponse à un doute exprimé. Ils posent en principe qu'on est irréligieux pour la seule raison que l'on est ignorant, et que si les athées lisaient quelques bons livres ou écoutaient quelques arguments choisis en faveur de la divinité, immédiatement ils embrasseraient la foi. La religion leur paraît être une chose à connaître, plutôt qu'une personne à étreindre dont il faut vivre et qu'il faut aimer. Mais Notre-Seigneur, la Vérité même, n'a pu convaincre ni les pharisiens ni certains pécheurs ; ils étaient intellectuellement confondus par sa science, si bien qu'après une certaine rencontre nul n'osa plus l'interroger et pourtant ils ne crurent pas. Le Christ dit à ceux qui assistèrent à la résurrection de Lazare que certains d'entre eux ne croiraient pas quand bien même un homme se lèverait chaque jour d'entre les morts. La connaissance intellectuelle n'est pas « l'unique nécessaire » ; tous les docteurs en philosophie ne sont pas des saints et les ignorants ne sont pas des démons. A vrai dire un certain genre d'instruction peut faire d'un égoïste stupide, un

égoïste habile, et des deux c'est le premier qui a la meilleure chance de salut.

Il est aisé de découvrir la vérité, mais il est difficile d'y faire face et plus difficile encore de la suivre. L'éducation moderne est axée sur ce qu'elle appelle « étendre les frontières de la vérité » et parfois l'on se sert du prix qu'on attache à cet idéal pour éviter d'agir selon des vérités anciennes découvertes déjà. La découverte des dimensions d'une étoile lointaine ne crée pas d'obligation morale ; mais les anciennes vérités touchant la nature et la destinée de l'homme peuvent être un reproche quant à la façon de vivre. Des psychologues et des sociologues se plaisent à cogner à la porte de la vérité concernant l'humanité, mais ils se sauveraient si jamais cette porte s'ouvrait, montrant la dépendance de l'homme par rapport à Dieu. Les seuls qui arrivent jamais à la connaissance de Dieu sont ceux qui, la porte une fois ouverte, acceptent cette vérité et endossent les responsabilités qu'elle entraîne. Il faut plus de courage que d'intelligence pour apprendre à connaître Dieu. *Dieu est le fait le plus évident de l'expérience humaine*, mais l'accepter c'est une des choses les plus ardues.

Il y a deux facteurs non intellectuels qui influencent la croyance :

1. La bonne volonté ;
2. Les habitudes de vie.

Pourquoi devant la force d'un argument intellectuel en faveur de la foi donné à A et à B, A l'accepte-t-il et pas B ? Puisque la cause est la même, l'effet devrait être le même mais non. Il faut la présence de quelques autres facteurs qui fait embrasser la vérité par l'un et la fait rejeter par l'autre, quelque chose dans l'esprit qu'elle touche. Une lumière ne frappe pas un mur de la même façon qu'une fenêtre. De même ce facteur X qui fait rejeter la vérité dans un cas et l'embrasser dans l'autre, c'est la volonté. Comme le dit saint Thomas avec sa précision de termes : « Les hommes connaissent les choses divines de différentes façons

selon la diversité de leurs attitudes. Ceux dont la volonté est bonne perçoivent les choses divines selon la vérité ; ceux qui n'ont pas bonne volonté les perçoivent d'une manière confuse qui met en eux le doute et l'impression qu'ils se sont trompés ».

Ce qu'un homme acceptera intellectuellement dépend en grande partie de ce qu'il est ou de ce qu'il veut être. La volonté, au lieu d'admettre une vérité présentée à l'esprit, peut l'écarter ou tirer contre elle le verrou. La poursuite d'un esprit par Dieu ne peut manquer d'échouer à moins que cet esprit ne soit aussi à la poursuite de la vertu. Le message des anges la nuit de Noël nous disait que seuls les hommes de bonne volonté deviendraient les amis de Dieu. Ce facteur est si important que, sans doute, l'athéisme intellectuel n'existe pas. La raison est du côté de Dieu, non de celui du démon, nier l'Absolu divin, c'est affirmer un absolu qui s'y oppose. Mais s'il n'y a pas d'athéisme intellectuel, il y a fréquemment un athéisme de la volonté, un rejet délibéré de Dieu. C'est pourquoi le Psalmiste place l'athéisme non dans l'esprit mais dans le cœur : « L'insensé a dit dans son cœur, il n'y a pas de Dieu ». Cette exigence première de bonne volonté tient non seulement pour ceux qui cherchent la vérité divine, mais aussi pour ceux qui l'ont trouvée et qui pourtant font peu de progrès spirituels. La grâce de Dieu ne manque jamais à ceux qui désirent coopérer avec elle. La volonté d'acquérir la fortune fait des riches ; la volonté d'être au Christ fait les chrétiens.

Un autre facteur qui affecte l'acquiescement à la vérité, ce sont nos *habitudes*¹. Elles résultent de ce que nous ne réussissons pas à agir d'après les *vérités morales* que nous reconnaissons cependant. Quand la vérité chrétienne parvient à un esprit, elle est connue à la manière du *connaisant* ; et quelques-uns ont une immense armée d'actions et d'habitudes, de préjugés et de désirs, prête à entrer en guerre contre le plan divin de la vie. Ce que l'esprit reçoit, il le reçoit sur un fond de décor qui forme déjà un dessin

¹ Habitude : ce terme n'est pas toujours pris en son vrai sens thomiste de *prédisposition forgée par volonté*, mais de simple coutume, bonne ou mauvaise, d'entraînement par l'exemple d'autrui qui résulte de nos expériences.

qu'on répugnera à déranger ou à changer. En face de la vérité divine les habitudes avec leurs motifs inférieurs se dressent pour contester le motif élevé qui pousse l'esprit vers le vrai. On dira peut-être alors : « J'ai peur de croire, parce qu'on se moquera de moi », ou « parce que cela ne plaira pas à ma famille » ou « parce qu'il faudra rompre avec mes compagnons et m'en faire des ennemis ».

Ceux qui veulent échapper à la Croix se disent *agnostiques* pour éviter les conséquences morales de la vérité. L'agnosticisme, le scepticisme et le doute qu'on cultive, ne représentent pas une position intellectuelle, car partout où il y a une ombre il faut qu'il y ait de la lumière, et la négation n'existerait pas s'il n'y avait rien à nier. Ces attitudes sont plutôt une position morale dans laquelle on s'efforce de se rendre invulnérable à la vérité divine en niant, comme PILATE, son existence et en lui tournant le dos. Ce ne sont pas les doutes qui causent notre conduite relâchée, mais le plus souvent c'est cette conduite qui cause les doutes. Notre-Seigneur a beaucoup insisté sur ce point. « Celui qui fait le mal hait la lumière et refuse de venir à la lumière, de peur que ses actes ne soient découverts. Tandis que celui qui agit selon la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées parce qu'elles sont faites en Dieu » (*Joan.* III, 20-21). « Vous scrutez les *Écritures*, pensant y trouver la vie éternelle (et en vérité je vous le dis ce sont elles qui portent témoignage de Moi), mais vous ne voulez pas venir à Moi pour trouver la vie. Ce n'est pas que je cherche la gloire devant les hommes, mais je vous connais, je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vos cœurs ». (*Joan* V, 39-42). Saint PILATE reprend les affirmations de son Sauveur. « Ils font profession de connaître Dieu, mais ils Le renient par leurs actes, abominables qu'ils sont, rebelles et incapables de toute bonne œuvre » (*I, Tite* v. 16).

L'important, ce n'est pas ce qu'on dit contre Dieu ou son divin Fils, notre Sauveur bien-aimé, ou Son corps mystique, mais la raison pour laquelle on le dit. Ce qu'on dit est souvent l'expression rationnelle des habitudes de vie. Un catholique qui ne

pratique plus et déclare : « Je ne peux croire au Sacrement de pénitence » veut dire en réalité : « La vie que je mène est mauvaise, et je refuse de rompre avec mes habitudes pécheresses pour faire ma paix avec Dieu. La raison sert à créer de faux doutes et à fabriquer des masques pour couvrir nos motifs réels. Quoi de surprenant à ce que Dieu nous juge, nous sommes si lents à nous juger nous-mêmes.

Trois sortes d'habitudes peuvent encrasser la fenêtre de l'âme et empêcher la grâce de Dieu d'entrer. Ce sont l'impureté charnelle ou amour déréglé des plaisirs des sens ; la souillure de l'argent ou avidité des biens matériels ; et la perversion de l'amour propre, qui est égoïsme et vanité. Nettoyer si peu que ce soit la fenêtre de l'âme rapproche beaucoup de Dieu. *« Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu. »*

Tous les appels humains, les arguments, les sollicitations pour le progrès moral, — comme tous les appels psychologiques adressés à une âme où règne le désordre — *sont extérieurs à la personne à convertir*. Puisque l'action vient du dehors, le convertisseur ne peut que tirer la sonnette, il ne peut pénétrer dans la maison et il n'a pas d'allié à l'intérieur. Un alcoolique peut bien admettre la vérité de tous les arguments que le réformateur ou le psychologue lui présente, il y a un monde de différence entre savoir ce qui est bien et le faire. On peut concevoir que l'alcoolique, sachant qu'il agit mal, sache aussi que sans secours sa volonté est incapable de le libérer de son vice ; ou il peut en vouloir à un autre de se mêler de ses affaires ; à cause précisément de leur caractère extrinsèque, nombre de réformes humanitaires et légales sont considérées comme des indiscretions par ceux qu'elles cherchent à aider.

D'un autre côté, l'action divine sur l'âme est incommunicable et personnelle, à tel point que l'homme qui l'éprouve peut avoir parfois l'impression qu'il l'a créée lui-même. Le contact de Dieu avec l'âme n'est pas celui d'un prosélyte, car un prosélyte agit du dehors comme une boule de billard sur une autre. Mais Dieu, bien qu'agissant par Ses Apôtres, permet que leurs paroles

affectent l'âme du dedans par cette « *activité immanente* » qui est la méthode de croissance caractéristique des êtres vivants. Quand cette grâce actuelle de Dieu pénètre dans l'âme, elle agit un peu comme la lumière brillant à travers un vitrail gothique pour le faire rayonner d'un éclat que le verre coloré ne possède pas de et par lui-même. Il n'est pas facile de décrire cette action divine sur l'âme, car elle est aussi invisible et spirituelle qu'une vérité naturelle dans l'esprit, bien qu'elle ne soit pas simplement naturelle. Deux et deux font quatre : c'est une vérité qui n'occupe dans notre esprit ni espace, ni latitude ni longitude, et cependant elle est là et elle peut influencer notre pensée et nos actions. Sur un plan plus élevé, Dieu agit dans l'intelligence en tant que vérité et dans la volonté en tant qu'amour. Il frappe parfois l'âme avec une force mystérieuse terrifiante qui exige la rupture complète avec quelque chose d'extérieur.

L'âme elle-même peut bien n'être pas certaine du moment où s'est produite l'invasion divine. On dirait presque que Dieu entre dans l'âme comme un voleur dans la nuit, il nous est loisible de L'accueillir ou de Le rejeter, mais nous ne pouvons L'empêcher d'envahir l'âme qu'Il a faite. De même que le soleil se lève sans en demander permission à la nuit, ainsi la Vie divine nous envahit sans consulter les ténèbres de notre esprit. Dieu établit Sa tête de pont dans les moments les plus inattendus, presque en secret, sans que nous ayons conscience de Lui. Il vient comme une pensée soudaine qui surgit dans l'esprit, comme un désir intense qui meut la volonté. Son entrée est imperceptible ; au début nous ne savons pas que c'est Lui. Nous ne Lui résistons pas, car nous n'avons pas l'impression d'une ingérence étrangère. Peut-être même pensons-nous que la houle qui soulève notre âme vient de nous, sans soupçonner aucunement qu'elle vient de Dieu, — de même que nous pouvons croire que nos yeux voient tout seuls, sans avoir conscience qu'ils sont dépendants du soleil. Plus tard seulement, regardant en arrière, nous comprenons que l'initiative était divine et éternelle.

L'occasion où il plaît au voleur divin de nous dérober notre malheur, c'est peut-être le moment où, comme pour Léon Bloy, nous sommes rassasiés du péché, ou encore la vue de la mort comme pour saint François de Borgia, ou la proximité des étoiles et du désert comme pour Ernest Psichari, ou la lecture d'un livre comme ce fut le cas pour Jacques Maritain, ou le son des cloches d'une église comme pour PILATE Claudel. Quelles que soient les circonstances extérieures, peu importe, elles sont les occasions de la rencontre d'une âme et de Dieu, mais cette rencontre peut se faire n'importe où. Dieu a beau s'être réservé le droit et le pouvoir d'agir sur l'âme, de la solliciter à la vertu et de l'arracher au mal, néanmoins Il a laissé l'homme libre d'accueillir le Dieu qu'il découvre en son âme ou de Le mettre à la porte. Mais cependant Il entre, remuant l'âme, l'agitant, secouant la grille du foyer pour débarrasser le cœur du mâchefer et des cendres du péché, afin que les faibles étincelles de la Grâce puissent se rallumer et flamber. On peut discuter le plaidoyer en faveur de la vertu si c'est une voix du dehors qui le prononce, mais cette voix parle au-dedans de nous et ne discute pas. Notre choix n'est pas entre l'accord ou le désaccord avec la révélation de Dieu en notre âme ; la seule alternative c'est d'accueillir ou de rejeter l'appel dont nous avons reconnu l'authenticité.

Presque tout le monde aujourd'hui veut une religion, mais une religion qui ne soit pas trop onéreuse ; c'est pourquoi on a édulcoré le christianisme pour l'accommoder à l'esprit moderne. Tout le monde veut avoir une bonne santé, mais tout le monde ne croit pas au régime, ou à l'abandon de ce qui nuit à l'organisme. De même beaucoup aspirent vaguement à la vertu sans avoir la volonté de la fortifier par le sacrifice. Les dizaines de milliers de gens qui ont essayé l'an dernier de ne plus fumer de cigarettes et qui après vingt-quatre heures ont vu leur résolution s'évanouir en fumée peuvent témoigner que l'esprit moderne est bien peu préparé à toute espèce de sacrifice réel ou de renoncement.

Il n'est pas facile de se dire « Non ». C'est pourquoi tant de philosophes ont érigé un système basé sur le « Oui » dit à toute impulsion, à tout désir en le décorant du nom de « l'expression du moi ». Mais le fait demeure que tout progrès sérieux dans toutes les directions exige une forme quelconque de restriction : le médecin, le magistrat, l'athlète, le chanteur, l'homme d'affaires, doivent tous apprendre à « dédaigner les plaisirs et à vivre des jours laborieux » s'ils veulent atteindre leur idéal. L'expert en langues orientales ou en archéologie ne peut en même temps être champion de tennis. Dans tous les genres de vie pour obtenir un gain il faut sacrifier quelque chose ; l'esprit se développe aux dépens du corps et le corps aux dépens de l'esprit.

La religion, elle aussi, requiert le sacrifice : elle n'est pas une béquille mais une croix ; elle n'est pas une échappatoire mais un fardeau ; elle n'est pas une fuite mais la réponse à un appel. On s'appuie sur une béquille, mais on porte une croix. Un lâche peut se servir d'une béquille mais il faut un héros pour embrasser une croix.

Que celui qui pense que la croix est facile, reconnaisse qu'il a tort ou qu'il a brisé un lien d'amour ; puis qu'il s'efforce de revenir au bien par la pénitence et la discipline personnelle et il verra quel courage cela demande.

La croix est posée sur les PILATE de notre orgueil, de notre envie, de nos convoitises et de nos colères jusqu'à ce qu'elle finisse par les user par le frottement et les faire disparaître, nous amenant ainsi aux grandes joies de la vie, celles qui demeurent. Les plus beaux chants, comme ceux du canari, s'apprennent dans les ténèbres. Tant qu'il y a de la lumière dans la cage, le canari n'apprend que des bribes de chansons, mais dans l'obscurité le chant remplit son cœur au point que jamais il ne l'oubliera.

Les sources d'eau douce jaillissent au milieu de l'eau saumâtre de la mer, les plus belles fleurs alpestres s'épanouissent dans les gorges montagneuses les plus escarpées, et les plus nobles chants s'élèvent de la plus profonde angoisse de l'âme. Nul ne dirait que

pour être purifié de ses scories, l'on s'appuie sur la béquille du feu, ni que le ciseau qui révèle la forme cachée dans le marbre est une béquille sur laquelle le marbre s'appuie. L'alcoolisme est la béquille d'un homme qui ne peut vivre en face de sa conscience ; la religion est la croix d'un homme qui purifie sa conscience et n'a plus besoin de drogue.

Quand la mère de Jacques et de Jean demanda à Notre-Seigneur que ses fils fussent placés à Sa droite et à Sa gauche dans Sa gloire elle réclamait deux béquilles. Mais Notre-Seigneur en retour demanda s'ils pouvaient boire le calice du renoncement et de l'héroïsme moral. De même que la neige a beau être froide, elle réchauffe la terre et la nourrit, ainsi les afflictions et les efforts vers le bien réchauffent l'âme et la perfectionnent. Ceux qui s'appuient sur les béquilles se corrompent dans le miel ; ceux qui portent la croix se conservent dans le sel. Après qu'un incendie de forêt a fait rage, on s'aperçoit que l'ardeur du feu a fait sortir des pommes de pin la semence, ainsi les âmes qui ont pris la croix ont été conduites au bonheur d'abord puis à la sainteté.

Ceux qui veulent échapper à la croix et qui appellent la religion une béquille ressemblent aux aveugles qui traitent de visionnaires ceux qui voient. Pour qui désire traverser la rivière, un bateau n'est pas une béquille, un crayon n'en est pas une pour la main qui veut écrire. Mais l'homme qui n'a pas assez d'intelligence ou de courage pour apprendre à écrire dira que si. Les héros doivent être préparés à subir les moqueries des faibles. Quand le Héros fut attaché à la croix les béquillards Lui demandèrent de descendre. Ils savaient que l'Amour qui l'y avait cloué était la mort de l'amour-propre. Depuis lors le monde a été divisé entre ceux qui appellent la religion une béquille parce qu'étant boiteux ils croient que tout le monde boîte, et ceux qui appelant la religion une croix se conforment à la parole : « Prenez votre croix chaque jour et suivez-moi. »

Toute recherche du plaisir est au fond un effort vers l'infini. Tout plaisir nous attire parce que, le savourant, nous espérons trouver l'avant-goût de quelque chose qui le surpassera en

intensité et en joie. Un seul oiseau, une seule étoile, un seul livre devrait suffire à rassasier un homme, mais non ; rien ne nous satisfait, car notre appétit est fait pour le tout. Semblable à un grand vaisseau à l'heure du lancement, l'homme, fait pour voguer sur la mer, n'avance pas en sécurité dans les eaux peu profondes. Lui demander de s'arrêter devant autre chose que l'infini, c'est aller contre sa nature ; notre avidité pour le bien est si grande que la terre ne peut la combler. Toute poésie est un cri, un gémissement, une larme ; plus elle est sublime et vraie, plus sa lamentation est émouvante. Si la joie d'obtenir ce que nous avons ardemment souhaité ravit notre âme pendant une heure, le soir venu elle retourne à l'immensité de ses désirs insatisfaits.

Notre soif de l'infini n'est jamais étanchée ; ceux-là même que l'excès des plaisirs a désillusionnés ont toujours gardé dans leur imagination l'espoir de découvrir une source de satisfaction plus vraie que toutes celles où ils ont essayé de boire.

Notre quête de l'amour qui ne finit pas n'est jamais à son terme, nul ne pourrait aimer ce qu'il ne croirait pas éternel. Tous ne donnent pas un nom à cette infinité vers laquelle ils tendent, à laquelle ils aspirent, mais c'est ce que, nous autres, nous appelons Dieu.

La poursuite du plaisir est donc un gage de l'élévation de la nature de l'homme, un symptôme de sa solitude en ce monde. Déchiré entre ce qu'il possède dont il a la nausée, et la transcendance lointaine qui l'attire, le mondain est en grave danger de se haïr soi-même et de désespérer jusqu'à ce qu'il découvre en Dieu son véritable infini. Comme l'a dit Pascal : « *La connaissance de Dieu sans la perception de la misère de l'homme engendre l'orgueil, et la connaissance de l'homme sans la perception de Dieu engendre le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ constitue la voie moyenne, car nous trouvons en Lui à la fois Dieu et notre propre misère.* »

Vous ne pouvez laisser Dieu à la porte ; Il a ses moyens de pénétrer dans l'âme. Il y a deux brèches dans nos remparts, deux fentes dans notre armure, deux issues cachées par lesquelles Dieu

peut s'introduire. Elles font tellement partie de notre nature qu'il nous est impossible de les changer. Ce sont des trappes construites par Dieu en nous créant. Alors même que notre intelligence barre à Dieu le passage par les faux obstacles à la foi qu'une pensée erronée a dressés, Il peut pénétrer jusqu'à nous par ces portes secrètes que nous n'avons pas su verrouiller.

La première, c'est l'amour du bien. Quand nous recherchons une friandise particulière dont la saveur nous attire, ce que notre âme poursuit réellement c'est le tout de Dieu, notre bien infini. La quête du plaisir, l'affection d'un ami, l'approbation d'un enfant pur, la comparaison entre le bien et le mieux, tout cela implique un bien qui surpasse toutes ces choses bonnes, car aucune d'elles ne remplit complètement notre cœur. Tout bien inférieur que nous apprécions implique notre aspiration vers le bien infini, vers Dieu. Dire que nous voulons de bonnes choses mais non pas la bonté qui est la Divinité, c'est dire que nous détestons le soleil mais que nous aimons ses rayons, que nous méprisons la lune, mais que nous aimons sa clarté. Ce n'est pas la substance du soleil qui atteint notre chambre avec le rayon, mais, seulement une participation de cette substance ; de même Dieu n'est pas en partie dans une bonne pomme ou un bon ami, mais une participation de sa bonté y est toujours. Nul ne peut aimer ce qui est bon sans aimer implicitement la bonté, et c'est ainsi que Dieu s'introduit dans l'âme dans chaque désir et chaque joie.

A cause de cette prédilection humaine pour ce qui est bon, aucune vie n'est faite entièrement d'actions qui soient intrinsèquement mauvaises. L'assassin savoure ce qu'il y a de vraiment bon dans un bon dîner ; un voleur est sensible à la vertu d'un enfant ; un bandit distribue de la soupe aux pauvres par pure générosité. Les bonnes actions sont mêlées aux mauvaises. Personne n'est constamment dans l'attitude du persécuteur, du pécheur, du blasphémateur ; parfois un pécheur endurci est occupé à planter un rosier, à soigner un ami malade, à remonter le pneu d'un voisin Il y a en chacun des réserves considérables et cachées de bonté naturelle ; elles continuent d'exister obstinément

à côté de la passion dominante, alors même que celle-ci est tournée vers le mal. Quelque chose en nous échappe à la contagion, c'est pourquoi nous ne sommes jamais intrinsèquement mauvais, jamais incurables, jamais « impossibles ». Ceux qui voient nos bonnes actions nous admirent, ceux qui ne voient que les mauvaises nous ont en piètre estime ; cela explique les jugements divergents portés sur un même homme. Quand un être est réduit en esclavage, tenu en captivité par le plein consentement au péché grave, qui fait de ses jours une fuite loin de Dieu vers la luxure ou l'ambition, même alors quelques actes bons et louables contredisent son attitude générale. Ces actes isolés de vertu sont pareils à l'anse propre d'un seau malpropre ; Dieu peut s'en servir pour soulever l'âme jusqu'à Sa paix.

La seconde trappe par laquelle Dieu entre dans l'âme qui Le fuit, c'est l'ennui, la satiété, l'esseulement, la mélancolie, le désespoir. Quelles que soient les formes du mal que nous ayons choisies, nous n'avons pas épuisé les possibilités du choix — l'âme humaine reste libre — elle peut toujours choisir. Tout plaisir sensuel, toute passion, tout désir du corps est fini, charnel, et une fois satisfaits ils ne réussissent pas à nous contenter. Mais dans la vie du libertin blasé, il y a encore un choix qu'il n'a jamais fait, une corde puissante qui n'a jamais vibré. Il n'a pas essayé de l'infini. Des déclarations comme : « Je connais la vie », et « J'ai tâté de tout » ne sont jamais vraies, parce que les hommes qui parlent ainsi n'ont jamais tenté la plus grande de toutes les aventures. Le riche demande encore : « Que me manque-t-il pour être heureux ? » Il a reconnu, comme tous les chercheurs de sensation, que gratifier tous ses caprices ce n'est pas satisfaire les appétits les plus profonds. Il y a toujours quelque chose d'autre à posséder, quelque chose dont nous avons un besoin urgent. Nous savons, mais nous ne savons pas tout ; nous aimons, mais pas pour toujours. Nous mangeons, et nous avons encore faim ; nous buvons, et nous avons encore soif. « L'œil n'est pas rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre » (*Eclé.* XII, 25)

Nos efforts pour trouver le contentement dans le temporel aboutissent à l'échec. Car de même qu'il faut l'eau au poisson et la lumière à l'œil, à l'oiseau l'air et à l'herbe la terre, de même à l'âme spirituelle il faut un Dieu infini. Parce que Dieu, pour qui nous avons été créés, est laissé hors de compte, l'âme éprouve le vide, l'ennui de ce qu'elle possède, et le désir ardent de ce qu'elle n'a pas. Cet ennui, c'est la présence négative de Dieu dans l'âme — comme la maladie est la présence négative de la santé dans le corps, et la faim la présence négative des aliments dans l'estomac ; ce vide en nous montre l'existence de quelque chose qui peut le remplir. Par cette porte du vide en nous, Dieu entre. Si nous ne L'admettons pas tout de suite, Il intensifiera l'insatisfaction et la solitude, si bien qu'à la fin nous L'accepterons comme l'invité de notre âme et son hôte éternel.

TABLE DES MATIÈRES

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES	3
PRÉFACE.....	5
I PREMIERS APPELS VENUS DU CIEL	7
II LE CHRIST AU SECOURS DE NOTRE INTELLIGENCE ET DE NOTRE VOLONTÉ	33
III LA GRACE ET LA FOI DANS LA VIE CHRÉTIENNE.....	59
IV LE CHRIST, DOCTEUR, PRÊTRE ET ROI.....	93
V LA VIE CHRÉTIENNE EST UN COMBAT	117
VI L'AMOUR CHRÉTIEN ET LE MARIAGE	143
VII PRIÈRE ET MÉDITATION	161
VIII L'AMOUR DE DIEU ET L'ABANDON A SA VOLONTÉ.....	171
IX LE RÔLE DE MARIE DANS L'ÉGLISE.....	191
X SOUFFRANCE ET CONSOLATION	199
XI NOTRE CHOIX FINAL	221